**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Band:** 10 (1877)

**Buchbesprechung:** Philosophie

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Esaïe pour concentrer toute son attention sur la figure plus grande, plus profonde, plus morale du Juste souffrant sans cause, du serviteur de l'Eternel s'immolant pour les crimes de ses frères. C'est là la conception nouvelle et indépendante du type messianique qu'enfantèrent ces temps de douleur, de deuil et de repentance.

On le voit, nous aurions beaucoup d'observations à faire sur cet ouvrage d'ailleurs si riche, car ce n'est là qu'un point, qu'un détail entre beaucoup d'autres. Mais il nous suffira d'avoir attiré l'attention sur ce point spécial pour permettre à chacun de juger du point de vue de l'auteur et des critiques qu'on peut lui adresser.

Du reste, que nos lecteurs veuillent bien eux-mêmes prendre en main la traduction de M. de Rougemont. Pour nous, il ne nous reste plus qu'à remercier le pasteur neuchâtelois de la clarté, de la lumière qu'il a mises dans le livre parfois un peu obscur de son maître vénéré. Avec lui nous exprimons encore une fois le désir que ce travail fasse naître chez plusieurs de ceux qui le liront, le désir de s'occuper sérieusement et par eux-mêmes des importantes questions que soulève la théologie biblique de l'Ancien Testament[1].

P. C.

---

## PHILOSOPHIE

### RENOUVIER. — UCHRONIE. L'UTOPIE DE L'HISTOIRE[2]

Prétendre, comme on l'a fait quelquefois, que les peuples ont toujours le gouvernement qu'ils méritent c'est dire, en d'autres termes, que les nations comme les individus sont, en dernier ressort, les arbitres de leurs destinées. Telle est bien aussi l'opinion de M. Renouvier. L'honorable et savant rédacteur de la *Critique philosophique*, marchant sur les traces du sage de Königsberg, demeure un partisan fidèle et convaincu de la liberté morale de l'homme.

Le fatalisme historique trouve en lui un infatigable et courageux adversaire. Sa conscience s'insurge contre ces théories, si prônées de nos jours, qui réduisent peuples et individus à n'être que les instruments inconcients et aveugles d'une inéluctable nécessité.

[1] Voy. *Revue de théol. et de phil.* Juillet 1876, pag. 476.

[2] Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été et tel qu'il aurait pu être. Paris, 1876, bureau de la *Critique philosophique*.

L'histoire n'est guère, il est vrai, qu'un long tissu de violences et de crimes. En maintes occasions, le vice a triomphé de la vertu, la liberté a péri sous les coups des tyrans. A qui s'en prendre sinon à l'humanité elle-même. Par molle résignation ou lâcheté, elle a trop souvent en effet abandonné la place aux violents et aux ambitieux, sans se soucier de la liberté, du droit et de la justice. En un mot, si l'histoire a pris souvent un cours fâcheux, une tournure déplorable, la faute en est aux acteurs eux-mêmes de ce grand drame qui n'ont ni su ni voulu faire effort pour en changer les péripéties.

C'est à la défense de ces idées, qui lui tiennent à cœur, que M. Renouvier a consacré son livre d'*Uchronie*, qui repose sur une fiction destinée à mettre en relief les idées de l'auteur. *Uchronie* nous est en effet donnée comme l'œuvre d'un certain père Antapire, moine mis à mort au XVII^e siècle par l'inquisition romaine. Elle nous présente, en six chapitres ou tableaux, une histoire fictive ou hypothétique du développement de la civilisation à partir de l'âge des Antonins jusqu'à l'époque de la Renaissance.

Avant de monter au bûcher le père Antapire remet son manuscrit à un ancien ligueur parisien, devenu confesseur des prisonniers du saint office. Bientôt celui-ci, converti par la lecture de l'œuvre de son pénitent, s'enfuit en Hollande où il embrasse le protestantisme. Plus tard, voulant mettre en garde ses enfants contre les séductions de la hiérarchie romaine, il leur lègue *Uchronie* qui, de mains en mains, finit par arriver jusqu'à nous.

Telle est la fable assez compliquée imaginée par M. Renouvier. Sans nous arrêter plus longtemps à la forme du livre, nous essaierons de donner à nos lecteurs une idée de son contenu.

Dès les temps historiques, le monde antique se partage en deux grandes familles tout à fait opposées d'idées et de mœurs : l'Occident et l'Orient.

Les Occidentaux ou les peuplades gréco-italiennes s'organisent de bonne heure en communautés restreintes et fermées, en cités indépendantes s'administrant elles-mêmes. Tout membre de la cité prend part à la gestion des affaires de sa ville, et porte les armes pour la défendre. Tous les citoyens jouissent des mêmes droits. Ainsi apparaissent dans le monde la liberté politique, l'égalité civile et avec elles la notion de la loi.

Ces fiers républicains se proposent avant tout de former des citoyens et des soldats. De là le soin extrême qu'ils apportent à développer chez leurs élèves la force corporelle et les autres qualités

physiques, sans jamais du reste sacrifier à celles-ci les facultés plus relevées de l'esprit et de l'intelligence. De là aussi ces beaux systèmes d'éducation hellénique qui ont pour but de cultiver d'une manière rationnelle toutes les aptitudes, dans une harmonieuse pondération, sans jamais en sacrifier ni en mutiler aucune. Dans ce monde d'harmonie et de beauté, création de l'esprit grec, la religion elle-même n'a rien de fanatique, d'intolérant, de sévère. S'unissant intimement aux fêtes de la cité et de la famille, elle est avant tout un devoir civil, une manifestation de la vie nationale. La doctrine des mystères vient du reste offrir une satisfaction aux esprits d'élite qui ne sauraient se contenter de la foi populaire. Là les initiés apprendront à reconnaître l'unité essentielle du sentiment religieux, voilé sous les formes diverses dont l'ont revêtu les mythes si variés du polythéisme vulgaire.

C'est ainsi que sous l'égide de la liberté, grandirent et s'élevèrent des populations viriles et fortes. Les républiques de l'antiquité n'eurent pas, il est vrai, pour la liberté et l'indépendance des personnes tout le respect qu'on était en droit de leur demander; mais la condition du citoyen y fut bien supérieure à celle des foules ignorantes et asservies, tremblant sous la verge d'un despote.

Ce dernier aspect est précisément ce qui frappera nos yeux si nous les portons sur l'Orient. Là nous trouverons d'un côté, en politique, le despotisme, de l'autre, en religion, la théocratie. Le pouvoir du prince et celui du sacerdoce se prêtant un mutuel appui, s'entendent à merveille pour maintenir les peuples dans la soumission et l'obéissance. Ici nous sommes loin des cultes tolérants de la Grèce ou de Rome. En Orient, la religion se présente comme la vérité absolue découlant d'une révélation divine. Elle est exclusive, jalouse, n'hésite pas à s'imposer par la force et à employer au besoin la propagande armée.

Dans un pareil état social, les hommes se partagent naturellement en deux classes. D'un côté on trouve les grands, les riches, les puissants, en un mot les heureux du siècle; de l'autre, les petits, les faibles, vivant dans la crainte et la sujétion. Les premiers recherchant le pouvoir, la fortune, les jouissances du luxe et de l'ambition satisfaite sont conduits à n'adorer que le succès, culte qu'on pourrait baptiser d'un mot : l'antimorale. Les seconds, las d'un monde qui ne leur offre que misère, douleur, esclavage, se prennent à espérer un avenir meilleur. Cette terre leur apparaissant comme le séjour du mal, ils en détournent les yeux pour les reporter sur les régions

de l'infini. Les uns, comme les esséniens, les thérapeutes, cherchent à force de jeûnes et d'austérités à atteindre, par delà cette vie, une existence bienheureuse; d'autres s'efforcent au contraire d'anéantir leur être dans le repos du Nirvana. Ce profond dégoût de la vie terrestre, cette soif de renoncement forme le trait saillant d'une doctrine que nous qualifierions volontiers d'ultra-morale. L'Orient devient ainsi la patrie des rêves mystiques et des hallucinations religieuses destinées à consoler l'humanité des misères de sa condition actuelle. Les maximes de l'anti et de l'ultra-morale continuent donc à se répandre comme deux courants parallèles et à se partager la direction des esprits.

Les deux civilisations dont nous venons à grands traits d'esquisser les contrastes, ne pouvaient cependant demeurer à toujours étrangères l'une à l'autre. Le développement constant des relations internationales amena à la longue une pénétration réciproque et enfin une fusion des deux mondes opposés. L'époque de l'invasion des idées orientales dans la société gréco-romaine à laquelle nous donnerons le nom de moyen âge, commence à la conquête de l'Asie par Alexandre, se continue par l'établissement de l'empire romain et arrive à son point culminant lors de la destruction de Jérusalem par Titus et de la dispersion des Juifs.

A l'hégémonie hellénique d'Alexandre et de ses successeurs qui ouvre notre moyen âge, succéda, nous le savons, celle du monde latin. Mais Rome en même temps qu'elle devenait maîtresse du monde apportait, à sa constitution intérieure de sérieuses modifications. Nous voulons parler du passage de la république à la monarchie. En échange de la liberté ou de l'indépendance perdue, Rome donnait, il est vrai, aux peuples vaincus la paix et la sécurité, la tolérance religieuse et l'idée du droit. Mais en revanche, la situation nouvelle avait singulièrement favorisé chez elle l'intrusion des idées orientales. L'opulence de l'aristocratie, l'exercice des grands commandements militaires, l'habitude de répandre le sang, le culte croissant du succès ouvrirent la porte large aux doctrines de l'anti-morale; tandis que, par une réaction naturelle, l'ultra-morale étendait aussi son empire sur les âmes. Bientôt le christianisme vint enseigner aux hommes le prochain retour du Seigneur, le mépris d'un monde voué à la destruction, et le néant de l'existence terrestre, introduisant ainsi dans une société déjà si troublée un redoutable ferment de dissolution.

Dans une pareille situation, la restauration de la liberté politique

pouvait seule sauver l'empire et ranimer le patriotisme expirant. Les antiques institutions républicaines ne répondaient plus cependant aux besoins des temps nouveaux. Elles avaient fait il est vrai, la grandeur d'une ville à ses débuts, mais ne convenaient plus à Rome devenue capitale de l'univers. Il fallait avoir le courage d'élever les peuples vaincus à la dignité de citoyens et d'assurer aux provinces conquises une légitime part d'action dans les conseils de la république rajeunie. Tel était le problème qui s'imposait avec une évidence croissante aux hommes éclairés du siècle des Antonins. Les premiers empereurs, satisfaits de jouir du pouvoir et de vivre au jour le jour, l'avaient négligé. On pouvait se flatter de l'espoir d'en voir la solution alors que la philosophie en la personne de Marc Aurèle s'assit sur le trône impérial.

Le nouvel empereur, en stoïcien résigné qu'il était, eut probablement supporté les vices de la situation politique avec la même facilité que les infidélités de sa femme Faustine ou les désordres de son fils Commode; mais un événement décisif le força à prendre un parti.

Sur le faux bruit de la mort de l'empereur, le proconsul Avidius Cassius, imbu des idées stoïciennes, mais homme d'énergie et d'action avait levé l'étendard de la révolte et dirigé ses légions sur Rome pour y restaurer la république. Bientôt détrompé, Cassius écrivit à Marc Aurèle pour lui proposer une entrevue que celui-ci accepta généreusement. Là le proconsul développant à son souverain tout un ensemble de réformes libérales, parvint, non sans quelques difficultés, à le gagner à sa manière de voir, et tous deux revinrent ensemble à Rome pour y mettre à exécution leurs nouveaux projets.

Marc Aurèle, après s'être séparé d'une épouse infidèle et d'un fils indigne de lui et avoir adopté Cassius pour son successeur, se fit décerner par le sénat une dictature de vingt-cinq ans. Puis en vertu de ses nouveaux pouvoirs, il éleva au rang de citoyens tous les habitants des provinces occidentales de l'empire, les astreignant en revanche au service militaire. Dès longtemps, la concentration de la propriété foncière en un petit nombre de mains, l'appauvrissement et la diminution des populations rurales qui en était la suite, avaient éveillé la sollicitude des hommes réfléchis. Les réformateurs cherchèrent donc à mettre un terme à cette fâcheuse situation. Une loi fixa l'étendue maximum du terrain qu'un citoyen était autorisé à cultiver lui-même, le surplus devant être remis à ferme à des esclaves qui recevraient la liberté pour prix de leur travail. Enfin une tolérance complète fut accordée aux différents cultes. Les chrétiens tou-

tefois furent exclus des fonctions publiques, aussi longtemps qu'ils se refusaient à reconnaître par serment la moralité naturelle de l'homme et persistaient dans leurs déclarations de mépris du monde et d'attente de sa fin prochaine.

Des réformes aussi radicales devaient susciter une vive opposition de la part de ceux, fort nombreux du reste, dont elles blessaient les intérêts ou les préjugés. Marc Aurèle, dont la bonté répugnait à l'emploi des moyens énergiques, n'eut pas la force de soutenir jusqu'au bout le rôle qu'il s'était imposé et, en vrai stoïcien, recourut au suicide pour se soustraire à une situation qui l'embarrassait. Sa mort devint le signal d'une réaction violente, mais passagère. Les prétoriens proclamèrent Commode empereur et contraignirent Cassius, désespéré, à se donner la mort. Le nouveau souverain se plongeant avec frénésie dans la débauche, et répandant à flots le sang des chrétiens, lassa bientôt la patience publique et fut, aux applaudissements de tous, détrôné par le général Pertinax, un Romain de la vieille roche.

Pertinax, s'inspirant du testament politique qu'avait laissé Marc Aurèle, reprend et perfectionne l'œuvre ébauchée par l'empereur philosophe. Ces turbulents prétoriens qui avaient si souvent disposé du trône, sont licenciés. On substitue au système des armées mercenaires celui des milices nationales. Chaque citoyen sera contraint désormais de passer un certain nombre d'années dans les camps afin de s'initier à la pratique de l'art militaire et d'être capable de défendre la patrie en cas de péril.

Pertinax cependant ne déploie pas seulement les qualités d'un soldat expérimenté, par sa grande réforme des institutions religieuses, il se montre en outre philosophe aussi sage que clairvoyant. A son instigation, le sénat, déclarant la religion chose de foi et non d'obligation, abolit les sacrifices usités à l'ouverture de ses séances. La religion nationale cesse d'exister. Les flamines rendus électifs se confondent avec les desservants de toutes les autres divinités, et l'état ne reconnaît plus que le culte des grands hommes qui ont illustré la république, religion purement civile destinée à ranimer dans les cœurs la flamme du patriotisme. Enfin l'enseignement des écoles publiques s'inspire désormais des principes de la pure morale stoïcienne. Quant aux chrétiens échappés à la persécution de Commode, qui persistent à protester contre la corruption du monde et l'ordre politique existant, on n'aura garde de les persécuter, ce qui serait immoral; on se contentera de les reléguer dans les provinces orientales de l'empire, en les y laissant vivre à leur guise.

Des réformes aussi sages devaient cependant porter leurs fruits. Sous leur influence, le monde romain se réveillant de sa léthargie, la république est rétablie sans secousse. Les invasions de ces peuples barbares autrefois si redoutés ne peuvent entamer la barrière des Alpes et du Rhin. Plus tard, il est vrai, les provinces qui entourent l'Italie se détacheront successivement du faisceau de l'unité romaine; mais gardant précieusement les leçons libérales qu'elles ont reçues de leur institutrice, elles deviendront les nations indépendantes de notre moderne Europe.

Pendant que s'accomplissent en Occident les événements que nous venons de raconter, l'Orient désuni, divisé, demeure en proie à tous les maux engendrés par le fanatisme religieux. Les diverses sectes qui s'y partagent la domination des esprits, se font sous la conduite de leurs *surveillants*, une guerre acharnée, opposant conciles à conciles et anathèmes à anathèmes. Toutefois, en raison même de la neutralité absolue gardée par les gouverneurs romains en matière religieuse, aucun parti ne pouvant compter sur l'appui du bras séculier, ne parvient à établir sa domination exclusive. Le seul sentiment qui soit capable de rallier tous les esprits est la haine du pouvoir civil, de l'ennemi, de l'oppresseur, de l'impie en un mot. Bientôt, une révolte générale amène l'expulsion des représentants de Rome, puis les barbares accourent. Accueillis en libérateurs par les *surveillants* chrétiens, qui profitent de l'occasion pour détruire les derniers vestiges de la civilisation antique, ils embrassent la religion des peuples conquis et fondent sur les débris de l'ancien monde, le régime féodal reposant sur une étroite alliance du trône et de l'autel, du clergé et des princes.

La société nouvelle, sortie des invasions, rappelait ainsi, par certains côtés, les monarchies théocratiques des anciens âges; elle était loin cependant de posséder une unité religieuse complète. Jérusalem et la Palestine étaient, il est vrai, les foyers de l'orthodoxie, de la doctrine johannite; mais, en revanche, les Germains s'étaient rattachés à l'hérésie d'Arius. Chaque prince interdisait rigoureusement de ses états les pratiques religieuses contraires aux siennes et maintenait ainsi, parmi ses sujets, l'unité de doctrine. Prenant au sérieux leur qualité d'évêques du dehors, de chefs de leurs églises nationales, les monarques barbares défendirent en outre, avec un soin jaloux, leurs prérogatives souveraines contre les empiétements des clergés étrangers et repoussèrent avec énergie les tentatives, plusieurs fois répétées, de donner au monde chrétien un chef religieux unique. La

congrégation du Saint-Office, qui se proposait de fonder par la contrainte la domination exclusive de l'orthodoxie catholique, interdite par la plupart des gouvernements, ne put prendre pied que dans un très petit nombre de provinces.

Une passion unique animait au reste la société nouvelle. Le fanatisme religieux, la vénération du prêtre étaient les traits dominants de son caractère, et ces sentiments s'unissaient chez elle à une haine aveugle de l'infidèle, de ce monde romain qui persistait à repousser la vraie foi. Lors donc que le clergé chrétien alla répétant partout que le tombeau de Pierre, du prince des apôtres, était à Rome, profané par la présence des mécréants, et que c'était une œuvre pie que d'en faire la conquête, il n'eut pas de peine à entraîner sur ses pas des peuples belliqueux et ne respirant que combats. La croisade se fit donc; mais l'Italie ne fut point conquise, et les résultats de l'expédition trompèrent complétement l'attente de ses promoteurs. La guerre eut pour effet naturel de broyer et de mêler ensemble les diverses nationalités. Les peuples apprirent à se connaître en se combattant. Mis en contact avec la civilisation romaine, les Germains, en particulier, furent saisis d'admiration et de respect. Ils se mirent à étudier les langues anciennes, dont depuis le temps des invasions, leur clergé s'était réservé la connaissance exclusive. Cette étude les ayant conduits à l'examen des documents du christianisme primitif, ils ne tardèrent pas à reconnaître combien celui-ci différait des traditions religieuses enseignées par leurs prêtres. Leurs yeux s'ouvrirent et secouant le joug du christianisme dit *catholique,* ils embrassèrent une foi épurée et réformée.

Après cette révolution, le christianisme n'est plus l'ennemi juré de la société civile; aussi celle-ci lui accorde droit de cité comme à toutes les autres croyances. La religion ne se présente plus comme un corps de doctrines imposées d'autorité. Elle est devenue affaire de foi, de persuasion, non de contrainte. Loin d'être comme jadis, un élément de dissolution sociale, elle prête à l'état un utile concours en contribuant à élever les âmes et à fortifier les caractères. La religion et la philosophie emploient à la vérité des méthodes différentes; mais poursuivant le même but, savoir le bien, elles ont cessé désormais d'être hostiles l'une à l'autre. Cette réformation, cette renaissance ouvre à l'humanité des perspectives d'heureux développement et de bonheur saluées par le père Antapire avec une joyeuse espérance.

Telle est, dans ses traits généraux, la fiction développée par

M. Renouvier avec un incontestable talent. Son œuvre abonde en idées neuves et profondes, en aperçus ingénieux, parfois même piquants. Si nous ne nous trompons, l'auteur, en écrivant, pensait surtout à son pays et a voulu mettre ses concitoyens en garde contre le danger des églises exclusives qui, visant à transformer la société civile d'après leur idéal, se mettent trop souvent en opposition avec les aspirations les plus légitimes de la civilisation moderne. On peut ne pas goûter les idées de M. Renouvier, contester la justesse de certaines de ses appréciations; on ne saurait lui refuser une entière franchise, une rare et louable préoccupation du juste et du vrai. Nous craignons toutefois que la forme un peu étrange qu'il a cru devoir donner à son livre n'éloigne de lui un grand nombre de lecteurs. Quelques pages d'une allure plus légère eussent probablement trouvé plus de faveur auprès du public. Une idée simple et à la portée de tous se dégage cependant de la lecture d'*Uchronie*. Comme nous le disions en commençant, l'auteur pense que les individus et par conséquent les nations, ont leur sort entre leurs mains et qu'il n'est permis ni aux uns ni aux autres de s'abandonner à une lâche inertie. Son œuvre est une protestation indirecte mais très réelle, contre l'indifférence politique si répandue de nos jours. En nous rappelant que nous sommes tenus à remplir notre devoir, chacun dans la mesure de nos forces, M. Renouvier a mieux fait qu'un livre utile, il a fait une bonne action dont nous ne saurions trop le remercier.

AUG. HUC MAZELET.

---

## GIACOMO BARZELLOTTI
## LA MORALE DANS LA PHILOSOPHIE POSITIVE [1]

### I

M. Barzellotti professe la philosophie au lycée Dante de Florence. Il me semble appartenir à l'école ou plutôt à l'élite de ces penseurs qui, tout en étudiant avec soin les publications étrangères et tout le passé de la philosophie, ont conservé un vif attachement pour ce qu'ils regardent comme la tradition de l'esprit national, de l'antique sagesse italienne. Cette tradition, dont il serait difficile d'indiquer les sources et de préciser les documents, consiste dans un tempérament d'esprit qui, d'un côté, prête à la spéculation et au raisonnement abstrait, et de l'autre fait grand cas du caractère expérimental et pratique

[1] *La morale nella Filosofia positiva*. Studio critico di Giacomo Barzellotti. — Firenze, 1871.

des systèmes philosophiques. Ce manque de fixité de la tradition offre le précieux avantage de laisser à chaque penseur sérieux, mais pénétré de l'esprit national, une grande indépendance d'allures, une physionomie individuelle, un cachet particulier. Son grand inconvénient est de permettre aux écrivains les plus exclusifs et les plus excentriques l'illusion de représenter le côté le plus important et le plus vrai du génie national. De nombreux et frappants exemples pourraient être cités à l'appui de cette assertion; mais cela nous éloignerait trop de notre sujet. Constatons seulement que notre auteur est de la famille des penseurs qui, comme Rosmini, Gioberti et surtout Mamiani, ont réuni dans leurs spéculations la plus grande et la meilleure partie des caractères distinctifs du génie italien, sans abdiquer leur individualité.

Mamiani surtout, ce poëte, cet artiste, cet homme d'état, ce penseur dont la parole et les écrits ont un charme particulier, Mamiani, que de jeunes écrivains affectent de nommer le vieillard, représente avec éclat la famille de penseurs dont nous parlons. C'est lui qui fonda la revue intitulée : *Filosofia delle Scuole italiane*, organe de cette école, et à laquelle M. Barzellotti destinait la première ébauche de son étude. Il y a donc une profonde affinité d'idées entre le maître et le disciple; mais cette affinité, qui se trahit jusque dans les formes d'un style nombreux, élégant et imagé, ne va pas jusqu'à la dépendance et à la copie. Notre auteur, bien qu'animé du même esprit, poursuit sa marche à lui ; tout en professant librement les mêmes principes fondamentaux, il en presse l'application dans le domaine spécial qu'il a choisi et sur lequel il a fait des études aussi vastes que consciencieuses.

## II

Quel but, en effet, s'est proposé M. Barzellotti ? Il le dit lui-même dans une *Avvertenza* qui sert de préface. Il veut : 1° Examiner les points les plus importants des doctrines positives contemporaines dans leurs rapports avec la morale, en usant du critère et en se tenant dans les limites de l'observation interne et de l'expérience; 2° Exposer les résultats de la psychologie anglaise, la seule qui, de nos jours, ait donné au positivisme une forme précise et qui offre les traditions et la physionomie d'une école.

Il espère imprimer par ces recherches historiques et critiques une certaine direction à l'esprit national en l'élevant à la hauteur des principes dans la discussion des matières morales que la presse politique quotidienne a trop rabaissée et rapetissée.

Son travail se divise en trois parties, dont la première compte sept paragraphes, la seconde dix-huit et la troisième onze.

La première partie est intitulée : *La liberté et la conscience.* L'auteur y expose avec une brièveté qui n'exclut pas la clarté, les principes du positivisme de Comte, de Bain et de J. Stuart Mill sur la nature

de la volonté, et les efforts tentés par ces penseurs pour concilier leur méthode avec le sentiment de la personnalité et de la responsabilité. Il montre comment les positivistes, dans la grave question de la liberté et de la moralité ont su, il est vrai, éviter le double écueil du fatalisme ou du panthéisme qui étend à l'univers la loi de l'activité volontaire et de l'indifférentisme ou du casualisme qui perd de vue l'harmonie des faits internes et les soustrait à toute espèce de loi. Mais, en arborant le drapeau du déterminisme, ils n'ont pas tenu suffisamment compte de la valeur de l'observation interne et de la volonté. Leur psychologie aboutit à une histoire naturelle de l'esprit humain; aussi les résultats definitifs et les conséquences des doctrines de ces nouveaux philosophes sont-ils en réalité une négation tacite de la conscience.

« Nous disons, pour conclure la première partie de cet écrit, que d'après nous, le développement scientifique de l'école positive anglaise tel qu'il se présente chez Bain et Mill, acceptant les négations de Hume comme postulat général de la méthode, aboutit à une fausse conception de l'observation interne et enlève toute confiance au témoignage de la conscience et à la vraie nature de l'acte moral. L'examen plus approfondi que nous allons faire de l'éthique positive nous montrera comment la nouvelle école s'inspire, dans ses principes et dans ses conclusions, de la tendance critique moderne postérieure à Kant, et par conséquent aussi comment, loin de bannir de la pensée spéculative les problèmes les plus élevés de l'être et de la connaissance, elle en prépare et en hâte peut-être une solution nouvelle. En attendant il n'était pas inutile de signaler dans le *déterminisme* une nouvelle face spéculative que la méthode des positivistes a donnée à la théorie de la nécessité volontaire, méthode qui abonde, il est vrai, en contradictions, mais dont l'intention évidente est de concilier jusqu'à un certain point la conception si vive de nos jours des lois naturelles, avec le témoignage universel de la conscience. D'ailleurs une telle doctrine n'est pas entièrement inconciliable avec celle du libre arbitre comprise dans son vrai sens; et, placée comme elle l'est entre les théories extrêmes du fatalisme physiologique et de l'indifférence morale, elle peut engager avec fruit la pensée spéculative dans la voie de la recherche des limites de la liberté humaine, recherche qui, ouverte jusqu'ici à la philosophie, a besoin d'être reprise dans une pensée plus large et avec une analyse plus ferme. »

## III

La seconde partie est intitulée : *La théorie de la fin, le bien moral, l'utile.* Cette partie renferme en effet une étude approfondie, je ne dis pas des détails, mais des principes de la morale philosophique et de l'intime connexion de ces principes avec l'ensemble des différents systèmes. Telle métaphysique ou telle psychologie, telle morale. Tout se tient, tout se lie par la logique des idées et des principes dans un

système dont on connaît le point de départ. La morale individuelle et sociale est déjà indiquée et suffisamment caractérisée par le point de départ et la méthode qu'adoptent les penseurs. Dans un sens, l'histoire de la philosophie c'est l'histoire de la morale, c'est-à-dire de la civilisation et des hautes destinées de l'humanité. Les aberrations morales et les désordres sociaux de notre époque s'expliquent en dernière analyse par les divergences des enseignements et des systèmes dont l'influence ne s'éteint pas avec leurs auteurs. Une éthique philosophique vraiment sérieuse, faite pour conquérir l'assentiment des consciences honnêtes, des esprits éclairés et pour peser dans la balance des destinées sociales, une telle éthique ne sera élaborée qu'au sein d'une philosophie qui, affranchie de l'esprit de parti, et se pénétrant des résultats de toutes les sciences modernes, reposera sur une connaissance claire, complète et sûre de l'esprit humain.

Tel est le résultat auquel doivent aboutir les efforts de la pensée. C'est aussi l'enseignement que nous donne l'auteur en déroulant devant nous, d'une main sûre et ferme, le tableau instructif du progrès de l'idée morale depuis Thalès jusqu'à nos jours. Barzellotti est loin d'éprouver pour cette variation et cette succession des systèmes ce frivole mépris qui, dans un autre domaine, celui des dogmes de l'église, ne sait ou ne veut apercevoir que la destruction successive des folies ou des superstitions humaines. Il a fait, je le répète, une étude indépendante et sérieuse de l'histoire de la philosophie; et tout en cultivant avec une prédilection réfléchie, l'histoire de la pensée anglaise dans laquelle il trouve les représentants les mieux attitrés du positivisme, il ne l'étudie et ne l'apprécie qu'en la rapprochant des productions de la philosophie en France et en Allemagne. Il s'attache surtout à l'examen de l'*Utilitarisme* de Mill qui résume, concentre et ennoblit tous les enseignements antérieurs dans un positivisme à la fois scientifique et empreint du tempérament des Anglais. Toutefois, le résultat de cet examen critique est tel qu'on doit contester à cette école la possibilité de fonder une morale vraie et scientifique. Toutes les réserves de la prudence, toutes les vérités de détail ne donnent pas raison à une théorie du bien qui assigne comme but à l'activité humaine la félicité ou l'utilité et qui ne considère pas comme le souverain bien la vertu et la justice. C'est dans cette partie de son travail que l'auteur, pour être impartial et complet, mentionne et juge aussi les publications faites dans cette branche par des Italiens dont les noms sont moins connus. Il avait déjà, dans la première partie, parlé des jeunes écrivains Angiulli et Tocco, dont les études, publiées en 1869, exposaient les doctrines du positivisme dans leurs rapports avec la tradition philosophique ancienne et moderne. Maintenant il consacre trois ou quatre pages à *l'Homme et les sciences morales* d'Aristide Gabelli qu'il regarde comme l'un des travaux les plus remarquables que les doctrines po-

sitivistes aient produits en Italie. Gabelli unit aux théories de Comte et de l'école anglaise bien des observations originales et spirituelles. Quoique son œuvre ne soit pas vraiment neuve, le sentiment qui s'y accorde avec la raison, la nouveauté des aperçus avec le bon sens, donnent au style de la vie et de la fraicheur et révèlent la pensée qui l'inspira. Toutefois ce livre oscille entre la spéculation et l'empirisme, n'étant ni assez *critique* pour détruire tout ce qu'il combat, ni assez *dogmatique* pour poursuivre jusqu'au bout les conséquences légitimes des vérités que l'auteur entrevoit. Barzellotti cite encore en note le livre de Roberto Ardigò, publié en 1871 à Mantoue, sous le titre de *la Psicologia come scienza positiva,* livre savant et inspiré par l'intention de s'élever au-dessus du matérialisme et du spiritualisme, mais qui d'ailleurs est insuffisant aussi pour expliquer le côté rationnel et absolu de la moralité.

## IV

La troisième partie intitulée: *Les doctrines positives et l'histoire de la philosophie*, n'est guère qu'une continuation des deux premières, un résumé qui justifie l'entreprise de l'auteur et qui en démontre l'opportunité par des considérations générales, mais profondes et vraies.

Barzellotti est jaloux de l'honneur national; mais cette noble jalousie ne va pas jusqu'à l'aveugler sur les causes politiques, morales et religieuses, qui arrêtèrent, mutilèrent ou fourvoyèrent en Italie la pensée philosophique. L'Italie, toute occupée de son relèvement civil et politique, était trop distraite pour se donner en même temps une philosophie indépendante. La plupart de ses écrivains se contentèrent d'accueillir sans se les approprier, les systèmes de la France ou de l'Allemagne. Le positivisme eut son tour; il se recommandait à la fois comme une école d'indépendance d'esprit et comme une arme capable de détruire tout ce qui était ou tout ce qu'on appelait théologie. Le positivisme français était plus facile à comprendre que ne l'est le positivisme anglais, bien qu'on ait souvent à la bouche les noms de Mill, de Bain et de Spencer. Les doctrines de Comte ont beau se réclamer de Kant, elles reposent sur le sensualisme et le matérialisme du siècle passé.

Locke et Hume sont les sources, et le socialisme contemporain est le résultat de ces doctrines.

Le positivisme anglais est beaucoup plus modéré, plus compréhensif, plus scientifique, plus moral. C'est ce que montrent le tableau historique du criticisme depuis la Renaissance jusqu'à Kant et un coup d'œil sur les destinées de la spéculation philosophique depuis Kant jusqu'à nos jours.

Toutefois le positivisme anglais lui-même, malgré l'étendue de ses recherches et l'excellence de ses intentions morales, a besoin lui aussi de se pénétrer de tout le passé de la philosophie, et de faire un

usage plus sérieux et plus complet encore de la vraie méthode expérimentale qui ne néglige aucun des faits de conscience et des phénomènes de l'esprit humain. La critique seule et surtout une critique superficielle ne fait que des ruines et ne sert qu'à inaugurer dans le monde des esprits et de la politique l'empire de la brutalité.

Voici comment Barzellotti parle en terminant : « Ce n'est pas un rapprochement inutile des faits que d'observer comment la même doctrine qui appliquait à la science et à la philosophie les derniers résultats de la critique, menace maintenant la société des conséquences extrêmes du communisme et du socialisme, surtout en France, où l'autorité des faits a exercé, plus qu'ailleurs, un empire absolu. On sait que le dernier ouvrage de Comte promet une réforme civile basée sur les principes de Saint-Simon et de Fourier, et comment cette *utopie positive,* tant discutée ces dernières années par la presse anglaise, fut sur le point d'être réalisée à Paris et dans le reste de la France sous le régime de la Commune. Ce sont là des signes, éloignés il est vrai, mais des signes précurseurs d'une marée qui monte et qui peut un jour nous submerger. La société ne peut y échapper qu'en modifiant peu à peu ses institutions; car les mouvements civils sont eux aussi des conséquences de la loi universelle qui transforme toute chose, et la science doit en étudier profondément les causes, en prévenir autant que possible les effets, en substituant l'œuvre efficace de la nature à l'œuvre toujours dangereuse des émeutes. La classe moyenne a grandi depuis le XVI^e siècle jusqu'à 1789; depuis cette époque jusqu'à nos jours, c'est l'ouvrier et le prolétaire, auxquels la nouvelle doctrine économique ne saurait tarder d'accorder une participation plus équitable aux avantages sociaux. Mais la réforme ne doit pas s'arrêter aux institutions. La critique a déjà opéré assez de destructions dans les domaines de la foi, de la science et de l'art; il faut la remplacer par *quelque chose* et ce *quelque chose* ne peut nous venir que de la nature et de la conscience étudiées en elles-mêmes et satisfaites quant à leurs besoins les plus élevés et les plus sacrés. Plaise à Dieu que l'Italie, redevenue nation, cherche sa propre gloire dans cette étude des grands problèmes religieux, philosophiques et moraux qui seuls ont aujourd'hui de l'importance pour l'avenir des peuples. »

Je mettrais ici un point final si je ne tenais à faire observer que soit les protestants italiens, soit un certain nombre de philosophes, n'ont pas attendu cette solennelle invitation de l'auteur pour appeler l'attention de leurs concitoyens sur la solution des grands problèmes de la vie religieuse, morale et sociale. Mais aujourd'hui encore l'Italie, comme le reste de l'Europe, ondoie et flotte à la merci des opinions et des croyances les plus opposées et attend encore le génie qui lui donnera l'unité ou plutôt l'union des esprits.

JEAN-JACQUES PARANDER.

---